

## « Le Mariage de Roland »

*La Légende des Siècles*, Victor HUGO (1802-1885)

Ils se battent — combat terrible ! — corps à corps.  
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts ;  
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône,  
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,  
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.  
L'archange saint Michel attaquant Apollo  
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre ;  
Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.

Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,  
Avant que la visièrè eût dérobé leurs fronts,  
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.  
Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles,  
Beaux, charmants ; — aujourd'hui, sur ce fatal terrain,  
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,  
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,  
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.  
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.  
Les bateliers pensifs qui les ont amenés,  
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,  
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine,  
Car de ces deux enfants, qu'on regarde en tremblant,  
L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland.

Et, depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,  
Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches.

Olivier, sieur de Vienne et comte souverain,  
A pour père Gérard et pour aïeul Garin.  
Il fut pour ce combat habillé par son père.  
Sur sa targe est sculpté Bacchus faisant la guerre  
Aux Normands, Rollon ivre et Rouen consterné,  
Et le dieu souriant par des tigres traîné  
Chassant, buveur de vin, tous ces buveurs de cidre.  
Son casque est enfoui sous les ailes d'une hydre ;  
Il porte le haubert que portait Salomon ;  
Son estoc resplendit comme l'œil d'un démon ;  
Il y grava son nom afin qu'on s'en souvienne ;  
Au moment du départ, l'archevêque de Vienne  
A béni son cimier de prince féodal.

Roland a son habit de fer, et Durandal.

Ils luttent de si près avec de sourds murmures,  
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures ;

Le pied presse le pied ; l'île à leurs noirs assauts  
Tressaille au loin ; l'acier mord le fer ; des morceaux  
De heaume et de haubert, sans que pas un s'émeuve,  
Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve.  
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang  
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.  
Soudain, sire Olivier, qu'un coup affreux démasque,  
Voit tomber à la fois son épée et son casque.  
Main vide et tête nue, et Roland l'œil en feu !  
L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.  
Durandal sur son front brille. Plus d'espérance !  
« Ça, dit Roland, je suis neveu du roi de France,  
Je dois me comporter en franc neveu de roi.  
Quand j'ai mon ennemi désarmé devant moi,  
Je m'arrête. Va donc chercher une autre épée,  
Et tâche, cette fois, qu'elle soit bien trempée.  
Tu feras apporter à boire en même temps,  
Car j'ai soif.

— Fils, merci, dit Olivier.

— J'attends,

Dit Roland, hâte-toi. »

Sire Olivier appelle  
Un batelier caché derrière une chapelle.

« Cours à la ville, et dis à mon père qu'il faut  
Une autre épée à l'un de nous, et qu'il fait chaud. »

Cependant les héros, assis dans les broussailles,  
S'aident à délayer leurs capuchons de mailles,  
Se lavent le visage et causent un moment.  
Le batelier revient ; il a fait promptement ;  
L'homme a vu le vieux comte ; il rapporte une épée  
Et du vin, de ce vin qu'aimait le grand Pompée  
Et que Tournon récolte au flanc de son vieux mont.  
L'épée est cette illustre et fière Closamont  
Que d'autres quelquefois appellent Haute-Claire.  
L'homme a fui. Les héros achèvent sans colère  
Ce qu'ils disaient ; le ciel rayonne au-dessus d'eux ;  
Olivier verse à boire à Roland ; puis tous deux  
Marchent droit l'un vers l'autre, et le duel recommence.  
Voilà que par degrés de sa sombre démence

Le combat les enivre ; il leur revient au cœur  
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,  
Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,  
Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.

Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.  
Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil  
Baisse vers l'horizon. La nuit vient.

« Camarade,  
Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.  
Je ne me soutiens plus, et je voudrais un peu  
De repos.

— Je prétends, avec l'aide de Dieu,  
Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,  
Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre.  
Dormez sur l'herbe verte, et cette nuit, Roland,  
Je vous éventerai de mon panache blanc.  
Couchez-vous, et dormez.

— Vassal, ton âme est neuve,  
Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.  
Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis  
Combattre quatre jours encore, et quatre nuits. »

Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle.  
Durandal heurte et suit Closamont ; l'étincelle  
Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.  
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.  
Ils frappent ; le brouillard du fleuve monte et fume ;  
Le voyageur s'effraye et croit voir dans la brume  
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.

Le jour naît, le combat continue à grand bruit ;  
La pâle nuit revient, ils combattent ; l'aurore  
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore.

Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,  
Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir ;  
Puis ont recommencé.

Le vieux Gérard dans Vienne  
Attend depuis trois jours que son enfant revienne.  
Il envoie un devin regarder sur les tours ;  
Le devin dit : « Seigneur, ils combattent toujours. »

Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage  
Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.  
Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,  
Froissent le glaive au glaive et sautent les fossés,  
Et passent, au milieu des ronces remuées,  
Comme deux tourbillons et comme deux nuées.

Ô chocs affreux ! terreur ! tumulte étincelant !  
Mais, enfin, Olivier saisit au corps Roland  
Qui de son propre sang en combattant s'abreuve,  
Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.

« C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer  
Chercher un autre estoc pour vous, dit Olivier.  
Le sabre du géant Sinnagog est à Vienne.  
C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne.  
Mon père le lui prit alors qu'il le défit.  
Acceptez-le. »

Roland sourit. « Il me suffit  
De ce bâton. » Il dit, et déracine un chêne.

Sire Olivier arrache un orme dans la plaine  
Et jette son épée, et Roland, plein d'ennui,  
L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vînt faire après lui  
Les générosités qu'il avait déjà faites.

Plus d'épée en leurs mains, plus de casque à leurs têtes,  
Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,  
À grands coups de troncs d'arbre, ainsi que des géants.

Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.

Tout à coup, Olivier, aigle aux yeux de colombe,  
S'arrête, et dit :

« Roland, nous n'en finirons point.  
Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing,  
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.  
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères ?  
Écoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,  
Épouse-la.

— Pardieu ! je veux bien, dit Roland.  
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. »

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.